



CINÉMA

«Jeunesse (le printemps)» donne du grain à coudre

Le cinéaste chinois Wang Bing pose ses caméras au milieu du bourdonnement des ateliers de confection de Zhili, où des jeunes gens triment sans relâche, et capture l'énergie bouillonnante des filles et des garçons derrière les machines.

Par
SONYA FAURE

D'abord le bruit, qui nous prend corps et âme pour nous poser vite, très vite, aux côtés des jeunes Chinois. Dans l'atelier de confection, la musique est à fond, les machines

à coudre vrombissent par saccades, les moqueries aussi d'un bout à l'autre de la pièce. Les filles et les garçons se charrient, crient, tout en enchaînant des gestes d'une précision folle et sans cesse recommencés. Points droits, point d'arrêt. Une fois, deux

fois, vingt fois. Sweats à fleurs taille enfant, doudounes orange, coup de ciseaux. Deux jeunes sortent de l'atelier, nous aussi, dehors il fait nuit, on n'y voit rien mais on grimpe à toute vitesse derrière eux, à se demander si on ne va pas tous rater une mar-





► 3 janvier 2024 - N°13221

che. Le garçon suit la fille, ils filent dans leurs dortoirs à l'étage, au-dessus de l'atelier. Ils ont la vingtaine, ils dorment là, travaillent là, font la queue pour la douche. Le garçon propose à la fille de lui prêter son sceau. Ils partagent leur intimité, et nous aussi pendant les trois heures et demie que dure *Jeunesse* (le Printemps), le nouveau film du grand Wang Bing.

«PERPÉTUELLE TRANSFORMATION»

«Contrairement à la fiction qui se construit sur un scénario connu d'avance, quand on fait le choix du documentaire, on est face à une réalité en devenir, explique-t-il à quelques jours de sa sortie en salle. Une réalité qui s'est à peine créée qu'elle passe à autre chose avec, pour le réalisateur, une impossibilité totale de contrôle sur quoi que ce soit. Alors qu'a-t-on à faire quand on fait du documentaire ? Suivre, suivre, suivre, sachant que ce qu'on suit est en perpétuelle transformation.» *Jeunesse* (le Printemps), présenté en compétition à Cannes en mai dernier, est une œuvre titanesque comme à chaque fois avec le cinéaste chinois. Le film qui sort ce mercredi n'est que le premier volet d'une trilogie qui durera neuf heures en tout, et dont le montage est en passe d'être fini. Lors du tournage dans les usines textiles de Zhili, à 150 kilomètres de Shanghai, les jeunes travaillent chaque jour, du matin jusqu'à 23 heures. Wang Bing aussi. Pendant deux ans, avec sa caméra tout aussi légère que son équipe (quatre personnes les grands jours, lui compris), il

est resté sur place, avec eux toute la journée, immobile quand ils étaient vissés à leur machine à coudre, marchant quand ils marchaient, courant après eux quand ils couraient s'acheter des nouilles dans une échoppe. Puis il y a eu trois ans encore où Wang Bing, qui vit aujourd'hui en Europe, a multiplié les allers-retours à Zhili pour tourner de nouvelles scènes. En tout, pendant ces cinq années, il aura rassemblé 2500 heures de rushes. «De longues périodes où j'ai dû rester concentré à tout instant, et de façon continue, sur ce que j'avais devant moi. Ce qui n'est pas simple, et même un peu douloureux. Mais à l'image, je veux pouvoir retrouver cette proximité avec le réel, je veux qu'il n'y ait plus aucune distance entre la réalité et le récit. Je veux retrouver à l'écran la même fluidité que celle de la vie. Ce qui implique forcément de passer un temps très long sur place et de se retrouver avec un nombre très important de rushes.»

«PAS DE SUEUR, PAS DE FRIC!»

Avec *Jeunesse*, Wang Bing poursuit son exploration de la Chine contemporaine et des méandres de son essor économique, le long du Yangtsé, fil conducteur de son œuvre fleuve. Il y a vingt ans, dans *A l'ouest des rails* (9 heures, encore) il filmait le démantèlement d'un énorme complexe industriel de l'ère Mao, dans le nord-est du pays. Avec *les Trois Sœurs du Yunnan*, il dressait le portrait poignant d'enfants d'un village de montagne. Dans *Argent amer* (2016), trois jeunes quittaient leur village du Yunnan,

pour aller chercher du travail vers Shanghai, epicentre du dynamisme industriel chinois. Wang Bing les avait suivis, sans savoir ce qu'il allait trouver au bout de leur voyage devenu commun. «*Je suis un homme du Nord et je n'avais jamais eu l'occasion de me rendre dans le delta du fleuve bleu.*» Ce fut Zhili, ses 18 000 ateliers et ses 300 000 ouvriers. «*J'ai vite compris que ce lieu était représentatif de la révolution économique actuelle. Et que cette ville faite d'une multitude de petits ateliers allait me donner une immense liberté de tournage. Il existe en Chine bien d'autres régions industrielles avec, elles aussi, de grandes concentrations d'ouvriers. Mais ce sont des organisations très centralisées, opaques, difficiles à pénétrer. A Zhili au contraire, ces petites entreprises ont une organisation familiale. Si un patron refusait de me laisser filmer, j'allais voir son voisin. La vérité, c'est que la grande majorité m'a très bien accueilli et qu'avec le temps, j'avais d'excellentes relations avec les ouvriers comme avec les employeurs.*» «*Si tu ne sais pas vivre en société, rentre chez toi et joue au mah-jong!*» entend-on dans le film. La force de la *Jeunesse* de Wang Bing, c'est son bouillonnement. Ce sont les moments de joie malgré l'épuisement, les approches amoureuses autour de la machine à coudre, le désir qui pointe, forcément, entre ces corps à peine sortis de l'enfance. C'est la vie qui s'infiltre partout, malgré tout, dès qu'elle peut. S'ils sont pris dans les rapports de force d'un système dont ils tentent de tirer, au moins un peu, leur

épingles, les jeunes ouvriers n'en sont pas les victimes anonymes et écrasées : ils négocient pied à pied (et pièces à pièces) leur salaire – elles négocient, devrait-on dire, car les femmes un peu plus expérimentées sont les meneuses face à l'employeur à qui il ne reste plus que l'énervement pour ne pas perdre la face et ses yens : «*Pas de sueur, pas de fric!*» aboie l'un d'eux.

On sent que ces jeunes ont un plan (construire une maison dans leur province d'origine, se marier ou devenir à leur tour un petit patron de l'industrie du textile), on tremble qu'il s'effondre, mais pour l'instant ils sont tellement vivants. Wang Bing ne cache pas l'éreintement des corps qui tombent de sommeil, comme des enfants, la nuit dans les cybercafés. Ni la dureté de la subordination : une mère vient voir le patron afin qu'il accorde un congé à sa fille, qui doit avorter dans un hôpital voisin avant qu'il ne soit trop tard. Qu'elle finisse d'abord les ballots promis, rétorque l'homme. «*On les voit se quereller, négocier à leur petit niveau, mais dans la Chine actuelle, les ouvriers et les petits patrons sont tous instrumentalisés par le pouvoir,* analyse Wang Bing. *Qui sont les victimes ? Pas si facile à déterminer. Car ceux qui en tirent le maximum de profit, ceux-là, on ne les voit pas.*»

«ME CONFRONTER À L'INDIVIDU»

Un corps à corps avec la machine, une dextérité, une danse où tout le corps s'engage. L'un plie, l'autre repasse, un autre met les man-





ches à l'endroit. L'un empile, l'autre noue, le troisième porte le ballot sans qu'une seconde soit perdue. Tout peut se retourner très vite, aussi vite qu'ils retroussent les manches des anoraks qu'ils bâtissent, une blague vire en bagarre généralisée. Wang Bing parvient à nous faire pénétrer le corps collectif des ateliers, cette chorégraphie où chacun connaît son rôle, où chaque ouvrier semble prolonger le geste de l'autre, tout en révélant la personnalité de chacun de ces garçons romantiques, crâneurs ou belliqueux, ces filles bagarreuses et dégourdies. «Au tournage, à aucun moment je ne me suis soucié du collectif. Je ne me suis concentré que sur les individualités. C'est au tournage que s'est posée la question de l'équilibre entre les deux.» Wang Bing se donne alors pour contrainte de découper son film en séquences d'une vingtaine de minutes autour d'un personnage principal. «La culture traditionnelle chinoise est empreinte d'autocratie, témoigne-t-il. Et le réalisme révolutionnaire a tellement nourri l'imaginaire des gens qu'il est devenu la norme artistique et littéraire. Or depuis que j'ai commencé à travailler, une chose ne m'a jamais quitté : je ne veux pas aborder les choses d'un point de vue "collectiviste" – c'est d'autant plus vrai pour Jeunesse, qui regorge de "petites" histoires complexes. Je veux me confronter à l'individu, aux individus, à la complicité entre eux. Je veux éviter toute abstraction, toute exagération dramatique, au sens théâtral du terme. Au moment du montage notamment, je fais

attention à ne pas appuyer un trait plutôt qu'un autre sous prétexte d'un narratif que je voudrais donner à mon récit. Non, ce qui m'intéresse, c'est de traduire et de respecter ce que j'ai ressenti au tournage : le rythme, l'intensité des émotions. Qu'au final, on ait vraiment l'impression de sa réalité.» Doudounes oranges, sweats à fleurs, points droits, points d'arrêt. ◆

JEUNESSE
(LE PRINTEMPS)
de WANG BING. 3h35.





Pendant ces
cinq années, Wang
Bing a rassemblé
2500 heures de rushs.
PHOTOS LES ACACIAS